

Les yeux fermés

Jean-Paul Bertholle

Volume 15, numéro 3-4 (87-88), 1973

Parole, poème, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30377ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertholle, J.-P. (1973). Les yeux fermés. *Liberté*, 15(3-4), 180-188.

Les yeux fermés

Serai-je un jour capable de vous plaire puisque mon impatience ne tarit point et que l'instant présent ne suffit plus à retenir mon attention ; il me faut un avenir incertain où je serai encore moins sûr de définir les limites que m'impose ma réflexion. De plus, j'invoque trop mal les cieux pour qu'ils me tolèrent plus longtemps dans leur éther et pour que je continue de les poursuivre de mon ridicule qui les entacherait s'ils ne savaient pas me priver aussitôt, dans mon état présent, de toute tentative d'approche. Combien de fois suis-je troublé dans mon sommeil par votre présence qui voudrait me préserver d'une fausse idée de vous et m'interdire de faire couler ces lignes qui m'éloignent de votre image tandis qu'enfant j'avais eu tant de peine à la deviner. Tout est donc à recommencer et mon apprentissage ne m'a pas servi de leçon : regardez encore cette main trembler, elle s'affole de ces mots qui analysent et qui ne réussissent plus à vous apitoyer. A votre place, je serais impitoyable pour cette espèce que je concrétise puisque je crois toujours vous convaincre par des phrases insensées, et parce que ma faute est insuffisante pour mériter cette douleur. Pourtant, dans ce creuset, je renferme quelques petites douceurs que je brûle de vous offrir, mais je sens bien que je ne sais plus choisir le moment pour le faire : et à regarder une seconde fois elles ne sont plus assez douces pour moi et trop amères pour vous, malgré le dessein de vous contraindre à y découvrir un point de

départ. Alors pourquoi suis-je à vos côtés, étrange essence qui s'éloigne et se rapproche à sa guise où votre face semble me reprocher la frivolité et me désigner du bout du doigt le devoir ? Que ces difficultés à rendre votre qualité, explosent pour y recueillir ma recherche et me réchauffer de son rayonnement, car si le temps vous semble long, moi je végète et l'aiguille de ma boussole tremble à s'en désaxer de ne plus trouver son unique pôle où elle pourrait prétendre enfin à sa sérénité ; et encore serai-je sûr de l'obtenir si j'oublie de vous implorer. Alors je ne vous donnerai pas de grands spectacles pour vous ouvrir mon coeur, pour tendre vers des vérités absolues mais je ferai de mon mieux pour vous rappeler notre rencontre que je regarde comme une douce permanence. Je ne peux supporter plus longtemps que vous erriez autour de moi sans que je vous console d'une parole d'amour, en me quémendant quelques doux regards. Et ce remords vers lequel je suis entraîné ne vaudra rien si je le maintiens dans des désespoirs faciles ou dans des promesses au sens figuré car il est temps de se prouver par des actions au sens propre. Ainsi l'âme se réjouira que l'on attarde réellement nos réflexions sur son sort. Il n'est pas possible que je continue à vous tromper longtemps encore, car au fil des jours vous ne voudrez plus vous attendrir sur les larmes de notre faillite : il s'agit bien là d'une faillite quand une parcelle de notre rêve ne peut plus s'appuyer sur votre réalité. Alors qu'advient-il de notre passé et de ces semblants de serments qui ne seront plus qu'un vague et déconcertant lyrisme quand j'oserai regarder en face les choses. Laissez-moi quand même intervenir pour vous dire combien notre existence est maigrelette, malade de ne plus avoir besoin de vous. Changez de peuple et allez en conquérir d'autres qui ne cracheront plus à votre visage. Mais pour mes frères de l'esprit, je vous demande de ne pas les laisser étouffer leurs vœux et de leur apprendre à frissonner à l'écho de notre cantique où ils ne sècheront plus dans l'absence de votre image. Alors, sur cette base, je m'aperçois que je ne peux pas me permettre d'aller à l'aventure sans emporter un sentiment de souffrance puisque vous êtes là, le visage amèrement penché sur un ouvrage qui

n'a pas encore répondu à votre appel. En outre, comme mes nerfs ne sont plus capables de recevoir ces chocs mystérieux et de sentir en moi votre blessure, il vous sera facile de comprendre que je confondais le néant et l'infini et que j'envie les sens d'une bête qui fuit le malheur avant de le subir, qui renifle la mort en pleurant alors que les déchirements de ce monde me donnent encore de l'appétit. Malgré ce présent rongé par l'angoisse de mal devenir, malgré cet avenir se nourrissant du regret d'avoir mal fait, qu'il vous soit possible de chercher vers quel cap nous sommes perdus, dans quel gouffre nous sommes tombés où une aigre sueur qui se dégage de dessous nos aisselles nous fait nous éloigner de vous, mon frère qui avez besoin d'aimer et qui êtes seul à s'abîmer dans cet exploit. Et comme une vague puissante qui me repousse constamment sur ces durs rivages, je ne cesserai de vous rappeler nos poètes qui ne réussissent plus à nous attendrir de leurs paroles secrètes et soulageantes, qui nous renvoient malgré tout, pour celui qui écoute, la pulsation de votre coeur et la preuve que ces litanies ne sont ni l'objet d'un chaos, ni d'un hasard, mais de votre volonté d'aboutir. Vous leur permettrez quand même qu'ils s'inquiètent de leur avenir ; non pas de celui d'ici-bas ; il est tout mâché ; mais de celui de leur âme. Au fond, cette recherche, qui est nôtre aussi, nous invite inconsciemment à grandir ; en elle nous entendons les échos que nous renvoient les moindres pensées du quotidien car vous êtes le seul à en comprendre leur portée. Est-il indispensable de parler pour cette espèce, elle qui approche de si près votre signification ; je le ferais par préférence plutôt que d'épiloguer sur des pourcentages malsains, des rêves économiques qui font tellement de bruit sur cette scène, car je voudrais voir quelle danse font ceux qui contribuent sans parcimonie à votre joie et qui dissèquent jusqu'à la racine nos maux. Je tendrai l'oreille à leurs murmures poignants comme ils m'appellent dans une autre région où vous avez établi votre véritable foyer. De là, j'ai pu surprendre que vous engrangiez aussi mes souffrances, que vous me conviez à quitter cet espace odieux où je restais, terré dans un coin, incapable de lutter et miné d'avoir abusé de mon frère.

Je vous apporterai dans ce voyage les angoisses qui spoliaient avec une lancinante habitude, et mes heures et mes plaisirs. Je cesserai aussi de vous harceler afin de régulariser notre volonté d'union qui alourdit mon souffle. Ne me demandez pas trop de justifications car je veux demeurer près de vous pour démêler ces mots que nous employons pour vous concrétiser. Je ne me retirerai pas de ces limites car un besoin impératif d'assumer ces instants sans les connaître ne me donne plus le temps de choisir mais de sentir leur nécessité. Sous cette condition, ne nous endormez pas dans une indolente paix et ne nous bousculez pas dans les douleurs de la guerre pour tenter de retrouver les valeurs perdues. Mais je sens bien que nous expions nos erreurs passées ou à venir et que vous ne retombez plus dans le piège de notre prétendue attirance vers l'au-delà puisque nous n'avons même pas commencé par connaître l'indispensable. Alors voyez-vous même : je crains de manquer à votre raison et que vous m'amenez à l'heure et sur le lieu de notre séparation où il n'est plus temps de jouer ni d'enfouir des aveux dont il fallait reconnaître d'abord l'urgence avant de vous fuir. Pour l'instant je ne pense qu'à m'accrocher plus fermement au pan de votre essence où je cherche un endroit où blottir ma face alanguie et sceller un serment qui effacera la peur de cet abandon. Encore une fois, le temps n'est plus aux explications, nous avons assez perdu d'occasions de rencontres pour que nous soyons au moins compromis à l'histoire merveilleuse d'un hymen caché aux yeux de tous mais qui émane par grandes lignes de forces de votre bouche prête à embrasser le monde. Croyez-moi, le doute ne peut alors s'installer de cette façon aussi impertinente dans cet appel qui ne cesse de vous alarmer contre le danger à venir si vous ne songez pas à vous préparer dès maintenant à votre indispensable intrusion.

Ce que ne pourra saisir ma main, avec laquelle j'essaye de vous attirer, me fera trembler, car j'aurai peur alors de manquer la moitié de votre univers ; mais qu'elle ne m'empêche pas de devancer vos révélations pour être capable de les transcrire quand elles viendront à terme, de croire aussi avant d'avoir vu pour déceler cette timidité que vous avez

à vous imposer dans toutes nos attitudes ; c'est cette même difficulté que manifeste cette amoureuse fiancée, rongéant sa tendresse pour celui qu'elle a élu, car elle n'ose le compromettre par un voeu définitif qui l'engagera à jamais. Je viens de la reconnaître chez vous : vous attendez que je vous prenne à bras le corps. Venez j'ai à vous parler au-delà de ces tristes jours, au-delà du quotidien qui risque de vous trahir et qui me fait oublier mes dettes. Mais il n'était pas suffisant de faire tout son possible pour vivre quelques époques en votre compagnie dans l'espoir de saisir la transparence de votre peau blanche et laiteuse comme dans une esquisse car je n'étais pas préparé à l'éventualité de vous sentir si proche de moi et de mes tourments. Et pourtant je jurerai que le ciel est devenu tout à coup sans nuage, que les arbres ont revêtu leur couleur de printemps, j'ai peine à m'y retrouver au moment où je méritais le moins votre présence. Alors je profite de cette chaude soirée où le soleil amorce sa descente pour vous avouer mes sentiments et taire mes envies qui s'évanouissent quand vous m'appellez car je vous suis attentif par peur d'être seul. Ces sourires et ces regards jetés sur vous, que je n'avais point encore compromis, sont devenus avarés et fuyants, parce que moi-même je n'osais me soumettre au sort que je n'avais pas dessiné de ma propre main. Et pourtant derrière cette rancoeur, je voudrais me convaincre que je vous ai choisi délibérément ; voyez comme je pleure sur ce lendemain dont je ne sens pas encore la victoire. Vous voulez que je donne la vie à mon frère alors que je me perds en efforts pour survivre. Non, j'ai fait mes comptes, vous n'avez rien à m'envier ; ne cherchez pas à me consoler puisque, même en désirant votre caresse, je ferme mon coeur au monde qui y souffre, où mes actes ne révèlent plus votre autorité et ne sont plus que des coups qui enfoncent des portes ouvertes. A quel sort nous avez-vous donc désignés, dans quel piètre idéal sommes-nous tombés pour nous désunir ainsi. Oserais-je vous supplier de me laisser multiplier mes regards sur des allégories qui vous défigurent ? Mais à quoi servirait-il de vous tenter puisque vous me savez incapable d'un réveil ? Je n'ai pas besoin de vous citer des témoins pour vous le jus-

tifier. Ce n'est plus de la pitié que je vous demande de nous réserver mais de l'amour aveugle pour vous éviter cette oppression. Encore une fois, donnez des ordres, châtiez ces esprits qui refusent d'être modelés mais ne nous oubliez pas dans cet impossible nécessaire et répondez à nos semblants d'appels car j'ai un petit coin de rêve à vous dédier. C'est là maintenant mon unique refuge pour me soumettre à vos perspectives et pour esquiver les mauvais coups. Maintenant que je regarde en arrière, quand il m'avait été donné de recomposer un nouveau monde, de faire des promesses pour l'avenir et de livrer le combat en y tendant avec foi, je peux vous affirmer qu'une autre époque me rompt aux exigences de l'orgueil, on renoue les liens de l'absurde et surtout on vous renie. Il y a longtemps déjà que je voulais abandonner ces projets adultes mais insensiblement je me fonds dans ce moule odieux sans pouvoir vous signaler un point de départ puisque je ne peux vous parler que de sa fadeur présente. Jadis, je m'interdisais la riposte ; je n'en avais pas le temps, que j'utilisais à faire des châteaux de sable, convaincu que j'étais de voir le bien triompher ; à cette heure, j'ai perdu le goût de de cette construction pour des réalités bien inférieures, plus fragiles et dominées par le pire, tout en ne pouvant me résoudre à cet ordre des choses. Je me souviens aussi que mes prières atteignaient leur but, aujourd'hui j'écoute vos désirs au fond de moi dans la crainte d'en trahir le sens. Ne me laissez plus le temps d'avoir les bras croisés, le regard perdu vers un faux horizon afin que je devienne votre cause, pour nous introduire vers l'autre monde que je n'ai pas encore eu le temps de vous décrire mais que je pressens.

Dans la lutte, j'en suis à m'interroger sur cette terre qui soutient mes pas, terre coincée entre des mondes muets et qui craquera sous notre pression, un jour, sans que nous ayons pu y mettre, de l'ordre, sans une bonne nouvelle avant l'inévitable chaos que je n'accepte que pour voir se fondre en un seul royaume les galaxies occupées par votre miséricorde.

Je sais que nous avons besoin de votre solitude, elle me réclame une nouvelle fois un autel au moins pour fonder notre rencontre. Je pourrai alors dans un moment d'abattement revenir sur ce lieu, y voir cette union passée et présen-

ver envers et contre tous ce flot d'images, cet océan de perceptions qui transpirent dans cette unique occasion d'amour. Cet autel ne sera pas historique, il ne laissera pas libre cours aux fausses passions qui donnent de gros abcès, il sera simplement le point mathématique de notre intersection, avec comme témoin un astre qui m'a si bien influencé, et que nos savants ne pourront pas disséquer dans leurs éprouvettes. Ainsi mis à flot, j'apprendrai que mes vains efforts ne pouvaient pas être de votre conséquence, mais sachez, avant de tout vous avouer, qu'ils déterminent notre douleur, qu'ils tuent notre temps ainsi que tous mes projets que je ne réalise jamais.

L'amour que la nature ne semble connaître que par votre coup de pouce gravé le soir quand le soleil nous quitte, cet amour ne nous sert plus de leçon et n'est plus qu'un mirage de chaudes vacances organisées pour richissimes. Je trouve un biais unique par cet infini qui s'exhale de toutes choses dont le but aussi sera voué à un jugement dernier, et cette preuve ne vient pas de chez l'homme ni de la nature mais du souffle que vous laissez échapper de leur germe. La cause finale semble prendre le pas sur l'heure présente qui nous épuise davantage ; le calice se remplit par un désordre universel s'accroissant à la moindre de nos volontés animales ; la fissure augmente et nous avons peine à vous en sortir ; nos ondes se brouillent ; la beauté s'évanouit ; les voûtes ne se courberont plus sous le plain-chant : son écho, relégué dans la prison d'un juke-box, et engendre une autre architecture de ghetto. Je vous dis que nous regretterons les saisons qui destinaient à chacun sa portion de rêve, ses préférences. Moi, c'est le printemps, lui, c'est l'automne... Sous notre emprise, je n'envisage plus de recréer une nouvelle atmosphère puisque je vous ai quitté pour quelques neuves idées qui se sont déjà lassées de moi. Ah ! ma mie, si je pars, je ne reviendrai pas de si tôt : il me faudra du temps pour effacer ce que j'ai si mal gravé. Et pourtant je ne voudrais pas vous faire déjà mourir dans ce voile de mariée même si vous vous croyez vengée un jour de mon inconstance et de ces tubulures d'orgues que je ferai souffler pour votre repos éternel ! Là-haut vous retrouverez notre chambre et notre première nuit, ne faites pas

attention au désordre j'ai hâte, maintenant que vous êtes partie, de vous rejoindre ainsi que notre souverain et seigneur.

Puisque notre étoile ne peut plus grand-chose pour influencer nos conflits vers une paix, puisque les horoscopes savent encore moins conjurer notre sort, puisque je ne sacrifie plus au feu de vaches stériles ou des nouveau-nés, puisque ces traditions sont mortes avec leurs hérésies, alors je me tourne enfin vers vous pour vous écouter rendre un oracle plus prometteur, pour vous entendre proposer une autre race, resurgie du limon pour fermer notre parenthèse et oublier que nous avons mal existé. Je m'incline une nouvelle fois devant votre patience car j'attends toujours, du coin de l'oeil, un motif pour continuer et non des coups de bâtons ou des bourrades dans les épaules pour me faire avancer coûte que coûte. Je ne cours pas après le luxe, après l'étiquette, après la démonstration pour justifier mon histoire, je ne suis pas un fanatique de réalisme ; seulement je cherche votre douceur dans certains procédés dont je suis l'auteur et qui nous rendent inséparables ; nous n'avons plus rien à nous cacher, je n'ai plus à tourner autour du pot puisque je viens vous parler d'un secret que vous seul connaissez. Ne tournez plus le dos à ma convoitise, tenez ! l'autre soir quand l'oubli du monde s'imprimait dans le rythme des pas de mes invités, je veillais tacitement à vous rendre mon sourire, eux continuaient à valser, à vider des verres, tandis que j'enfonçais mon poing dans ma poche pour vous assurer que je tenais à vous. Je vous ai même partagé ma danse, ma compagne ne s'en est pas aperçue, elle qui espérait me faire succomber à son charme de poupée de luxe, je n'avais même pas à m'accrocher pour faire les retrouvailles pour vous donner l'occasion de me dominer, de m'imposer les silences et de me laisser quelques instants la priorité à votre joie. Comprenez bien que je ne cherche pas une distinction à vos yeux, un honneur et même un idéal ; je ne suis pas fait pour ce qui est pompeux, mais soyez persuadée qu'à mes yeux je cherche à vous distinguer. Bien sûr, vous me soumettez votre tristesse, que je ne peux soulager de mes seules impulsions. Seraient-elles capables de défier cette lourde attraction qui pèse sur nos

continents en dérive ? Vous arrivez à me faire craindre d'être à cent lieues de votre consolation. C'est pourquoi je veux rester avec vous afin d'avoir à partager la belle saison ; je ne veux pas vous fuir pour risquer de vous retrouver à la mauvaise. Vous souriez à l'apparition de ma folie ! Peu importe : je n'ai pas envie de m'époumoner en ambition ou en adultère. Ce n'est plus de grands espaces, de jours plus clairs, de ciel limpide dont j'ai besoin mais seulement d'un peu de votre fidélité.

Je ne reconnais plus votre monde, il ne vous semble plus à votre taille, il s'achemine vers un hasard. Je ne vous demande pas de l'amputer de vos nerfs, de votre influx et reflux, mais atténuez notre hystérie, notre histoire fourmille de ce cas. Lorsque la crise sera terminée, je pourrai craindre la prostration, l'hébétude qui s'en suivra dans une nouvelle convalescence ; nous ne sommes pas plus faits pour la liberté que pour la prison, seulement ne méprisez pas, Seigneur, cet espace intermédiaire que j'essaye de réinventer pour tâcher, dans ce miroir magique, de voir un reflet de votre première création, flétrie maintenant par notre désarroi, pour faire un compromis provisoire, car nous sommes pris entre deux feux. Je ne le trouverai nulle part, pas plus dans des calculs mathématiques impitoyablement exacts que dans l'analyse de molécules qui ne pourront m'enseigner ma démarche, mais partout où nous avons oublié de mettre nos pas, partout où nous pourrions déposer votre promesse en sûreté. A moi maintenant de faire évacuer ce temple transformé en salle des pas perdus. Je commencerai à faire sourdre vos orgues : les touristes reviendront de loin et ne pourront encore s'habituer à votre gloire ; je remplacerai les chorales inscrites sur bandes magnétiques par mon propre chant car il est peut-être encore temps de vous faire oublier notre passage à vide et ces silences de morts-vivants. Frère ! viens avec moi j'espère que nos sonates sont achevées pour notre apocalypse puisque nous avons retrouvé le goût d'être ressuscité, puisque enfin notre coeur a changé d'altitude. Je sais maintenant où allez : vous avez prévu mon retour, mon comportement s'exalte, je regrette de vous avoir impliqué à ma lâcheté.

JEAN-PAUL BERTHOLLE